

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 29 (1999)
Heft: 10

Artikel: Michel Simon : gueule célèbre et cœur blessé
Autor: Bofford, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Michel Simon: gueule

Provocateur, il s'amusait à choquer, afin qu'on le remarque... et qu'on l'aime. Comédien illustre, parmi les plus estimés de ce siècle, Michel Simon demeurera une énigme pour beaucoup, peut-être bien parce que l'on rencontre trop rarement tant de naturel et de pureté.

Aux Antilles, on dit d'une prostituée qu'elle fait «boutique son cul». Michel Simon, lui, avait fait «boutique sa gueule», une gueule certainement unique dans l'histoire du cinéma, qu'il utilisait souvent avec intelligence, car il disposait d'une palette d'expressions d'une rare finesse, qu'il exploitait au mieux et dont, parfois, il abusa, mais qui fit durant toute sa carrière son véritable fonds de commerce. Il en jouait d'ailleurs non seulement au théâtre et au cinéma mais dans la vie de chaque jour, dès qu'on l'écoutait

avec attention et dès qu'il sentait chez son ou ses interlocuteurs un public potentiel. Un jour, c'était à Genève en 1961, nous déjeunions, lui, sa petite-fille et moi, dans un restaurant qu'il aimait et où il avait ses habitudes. Autour de nous, les autres clients semblaient fascinés et ne se gênaient guère pour le regarder avec insistance en essayant de comprendre ce qu'il nous disait de sa célèbre voix éraillée. Difficile en effet de rester insensible à la forte personnalité de Michel Simon. Il avait tant de talent qu'il aurait été capable de passionner n'importe quel auditoire en lisant simplement l'annuaire téléphonique. Dès qu'il s'était aperçu que presque toute la salle était suspendue à ses lèvres, il avait terminé sa phrase puis il s'était levé, il avait souri, salué et, au grand étonnement de tous, il avait entonné une de ces chansons gaillardes qu'il appréciait beaucoup.

Une visite en banlieue

Deux ou trois ans plus tard, j'étais allé lui rendre visite chez lui, à Noisy-le-Grand, dans la banlieue parisienne. J'étais accompagné d'un technicien de la Radio Suisse Romande. Nous étions arrivés le matin, vers dix heures, mais nous avions dû attendre pendant une heure devant le portail du parc, car la sonnette ne fonctionnait pas en raison d'une panne d'électricité. Étonné par notre retard, il avait compris que nous ne pouvions pas nous manifester, et il était venu lui-même nous ouvrir en bougonnant que plus rien n'était comme avant. Il avait, à l'époque, près de soixante-dix ans et une fâcheuse tendance à se plaindre de tout. «Je n'ai plus les moyens d'entretenir tout ça, nous avait-il dit en faisant un geste large avec le bras. Je n'ai plus d'argent. Tout le monde m'abandonne. Pourtant je suis très attaché à cette maison. Céline, que j'admire beaucoup, l'a habitée. Mais je ne le savais pas quand je l'ai achetée. J'avais demandé à mon notaire de me trouver une pro-

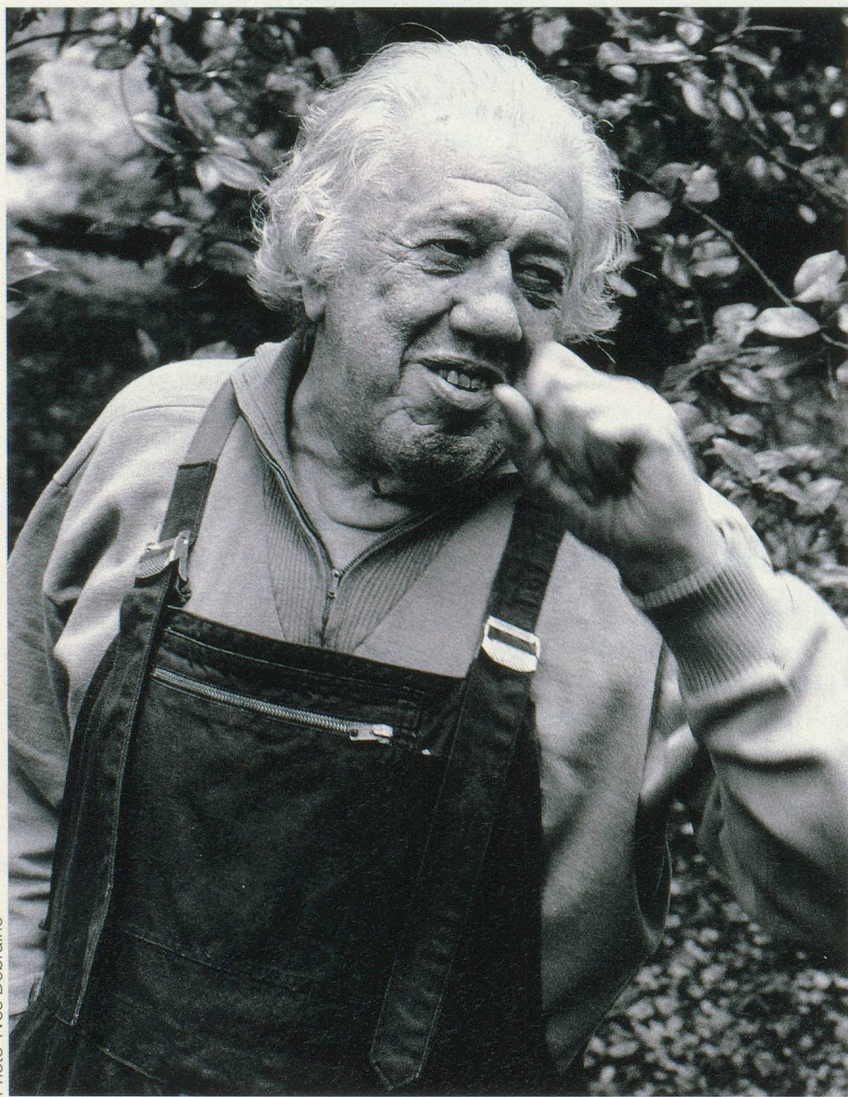


Photo Yves Debraine

Michel Simon savait aussi se montrer pudique

célèbre et cœur blessé

priété avec des arbres centenaires, entourée d'un grand mur. Un jour, je venais d'emménager, je me reposais sur le banc que vous voyez, là, et l'on est venu me prévenir qu'une dame voulait me voir. Je n'avais pas envie de la recevoir mais, comme elle insistait, j'ai fini par céder et j'ai eu raison car elle m'a dit: je suis désolée de vous importuner, mais je voulais revoir la maison où j'ai vécu pendant des années. Je suis la veuve de Céline...»

Dans l'entrée, nous avons été accueillis par un perroquet au langage salace et par quatre ou cinq chats. J'avais demandé: «Vous n'avez plus de guenon?» «Non, pas depuis la mort de Zaza. Elle était tellement extraordinaire! Plus intelligente qu'une femme! C'était ma confidente. Je ne la remplacerai jamais. Les animaux sont formidables, ils nous apportent la beauté, la tendresse et le cœur dans ce monde qui en manque terriblement.»

Après nous avoir présenté sa compagnie du moment, il avait tenu à nous montrer sa fameuse collection de tableaux, gravures, livres et objets érotiques dont il était très fier et, alors qu'il nous racontait avec humour comment il avait acquis une aquarelle datant de 1800 et montrant plusieurs couples noués les uns aux autres, un des chats que j'avais essayé de caresser m'avait mordu un doigt. «Il est un peu sauvage», avait simplement dit Michel Simon pour l'excuser. Puis il nous avait ensuite fait admirer un très beau livre de Pierre Louÿs, illustré de dessins d'un réalisme coquin et une quinzaine de moulages en plâtre de fesses dont certaines étaient censées avoir appartenu à des artistes célèbres...

Prédestiné au rire

Né le 9 avril 1895 à Genève, où ses parents étaient charcutiers, le jeune Michel, qui s'appelait alors François-Joseph, ne s'intéressait guère qu'à la lecture et était plutôt mauvais élève. «J'ai été élevé à l'Ecole évangélique de la rue Calvin,

pesante et ennuyeuse, où j'ai trouvé ma vocation de comédien en cherchant à faire rire mes camarades. Assez de singerie, me disait le maître, votre avenir est au cirque!»

Avant de devenir non pas clown mais comédien, Michel Simon a été tour à tour photographe – il est l'inventeur inconnu du Leica – danseur, boxeur, et c'est avec les Pitoëff qu'il a débuté à Genève avant de «monter» à Paris, où, malgré certains démêlés homériques avec quelques directeurs de théâtre et notamment avec Louis Jouvet – qui disait: «Il a une gueule de singe, il en fait trop, et puis il a mauvais caractère.» – il est rapidement devenu l'un des acteurs les plus appréciés de sa génération. Il a côtoyé les plus grands: Raimu, Arletty, Gérard Philippe, Jean Gabin, Michèle Morgan. Il a travaillé avec les meilleurs réalisateurs: Jean Vigo, Jean Renoir, René Clair, Marcel Carné, Sacha Guitry. La plupart des films dans lesquels il a joué son devenus des classiques: «*L'Atalante*», «*Boudu sauvé des Eaux*», «*La Poison*», «*Drôle de Drame*», «*La Beauté du Diable*» ou encore «*Pierrot la Tendresse*». Et il a tenu des rôles magnifiques dans plus de cinquante pièces de théâtre parmi lesquelles, en 1975, «*Du Vent dans les Branches de Sassafras*», de René de Obaldia.

Mais ce monstre sacré, anarchiste et antimilitariste, ami des clochards, des prostituées, ce briseur de rêves, ce désabusé de nature a tenu son plus beau rôle dans la vie en nourrissant chacun de ses personnages de son monde picaresque et pittoresque. «Je suis un acteur d'instinct», disait-il souvent, car il savait et pouvait tout jouer. Sa personnalité, sa mesure et son physique hors normes l'ont toujours empêché d'entrer dans un moule. Il était le contraire du héros romantique. Ses amours étaient toujours frustrées, inexistantes, ou causaient sa perte, et son désespoir ne faisait qu'exacerber dans ses films l'aspect de son personnage. «Michel Simon, c'était un film dans le film»,

comme l'a écrit Jean-Marc Loubier dans un livre intitulé «*Michel Simon, Roman d'un Jouisseur*». Intuitivement, il a été le précurseur d'une méthode pour entrer dans un rôle, qui a ensuite été reprise par Stanislavski puis par le fameux Actors' Studio, où des comédiens comme James Dean, Marlon Brando, Robert Redford ou Robert de Niro ont appris leur métier. Michel Simon a contribué à tuer l'expression «jouer la comédie» en ne la jouant pas, justement, mais en se substituant à des personnages réels, simples, qu'il allait chercher, le plus souvent, sous les ponts ou dans les bordels.

Destin de mal-aimé

Le 17 février 1975, en sortant de l'Elysée où il avait déjeuné en compagnie d'autres artistes avec le président de la République, il avait dit: «Cet endroit est très bien, c'est central...» Quand il mourut, quatre mois plus tard, à l'âge de 80 ans, certaines mauvaises langues osèrent dire: «C'est Giscard qui nous l'a empoisonné.» Or, non seulement le Président n'y était pour rien, mais c'est grâce à lui que Michel Simon ne fut pas enterré comme un chien, car il était intervenu efficacement auprès du cardinal Marty qui refusait d'accueillir ce «pornocrate et franc-maçon» en l'église de la Madeleine. Derrière son cercueil, le 4 juin 1975, ils n'étaient qu'une dizaine: Jean-Pierre Mocky, Marcel Carné, Michel Serrault... son fils, ses petites-filles et trois ou quatre prostituées vieillissantes et fidèles.

Lui qui voulait tellement qu'on l'aime n'avait pas su se faire aimer. Il était trop fier, trop entier, trop mythomane, trop mégalomane ou trop écorché vif, au point d'assurer qu'il aurait préféré être Jésus-Christ. Mais il reste dans nos mémoires comme l'un des plus extraordinaires comédiens de ce siècle, et je suis persuadé que Michèle Morgan avait raison de dire: «Ce cynique a le cœur le plus pur que j'aie jamais approché.»

Jacques Bofford